

Écrit par l'époux de l'Alouette les forges de glace



# Les forges de Glace Op 2

## L'envol des Alouettes

Quand le Soleil se meurt  
Mais que le  
Nocturne flocon Demeure



Fiduc Zilmer

Écrit par l'époux de l'Alouette les forges de glace



rinçant sans relâche au creux des réas de bois qui bardaient notre univers, les longues cordes, frêles, râpeuses et effilochées étaient dangereusement bandées. Chancelantes, elles semblaient vouloir rompre à la première occa-

sion venue. Chaque planche du navire, gelée à cœur, se lamentait en d'innombrables hurlements moribonds. La coque craquait, comme si elle se fracassait sur la roche à chaque fois que les voiles nous faisaient respirer d'un en avant. Les vents projetaient si fort les flocons de neige, qu'ils paraissaient nous ciseler intentionnellement la chair, à chaque fois que l'un d'entre eux nous effleurait. Et ce, malgré le peu de peau que nous portions à découvert. Bien que reçues en pleine poupe, les violentes bourrasques ne nous faisaient plus progresser aussi fort qu'auparavant. Les autres mers que nous avons déjà rencontrées et affrontées avaient été sauvages et sans pitié, mais rien de comparable avec ce que nous traversons à présent. Cet océan n'était pas naturel. Nous ne naviguions dorénavant plus dans une eau liquide, comme nous la connaissions, il y a encore quelques miles. Le froid avait figé tout ce qui coulait. Les flots s'étaient mus en une masse de boue noire, gelée et pâteuse. L'eau gluante ne reflétait plus même, la lune qui tanguait pourtant de nuages en nuages, tant tout était englouti par ce monstre de givre. Les poissons eux-mêmes n'y nageaient plus.



Notre vaisseau arrivait encore à progresser dans cette brume glaciale et presque solide. Pour l'instant. Mais tout le reste sombrait, irrémédiablement. La grand-voile, raidie par la glace qui s'y était irrémédiablement apprêtée, nous portait cependant encore, péniblement. Là, où les rames se refusaient à nous conduire et ne faisaient que patauger sans résultat.

Nous étions les seules traces de vie aux alentours. Aucun bruit ne venait troubler le silence de mort qui nous enlaçait. Même les odeurs marines n'étaient plus que des fossiles dans nos mémoires. Le gel avait tout annihilé autour de nous. Il n'y avait plus rien. Dans le ciel d'une obscurité insondable, les rares bruissements d'ailes des corbeaux qui nous accompagnaient s'étaient tus. Ces preuves sonores d'existence avaient fait place à leurs feulements qui se propageaient sur toute la tonture de l'arrière du vaisseau et résonnaient jusque dans nos cœurs. Le givre sur leurs empennages et la fatigue des vols répétés les avaient cloués sur le pont, affamés. Ils étaient à présent auprès de nous. Sans aucune hésitation, nous bravions le risque de voir leur poids déséquilibrer dangereusement l'assiette du Langskip. Ils faisaient partie de notre famille au même titre que n'importe lequel d'entre nous. Parfois, perçant les nappes éparses de brouillard glacé, la lune projetait sa faible lumière argentée sur nos formes grisâtres. Les ombres profondes projetées ainsi par nos silhouettes sur les surfaces ardoise de l'esquif, arrivaient faiblement à tromper la solitude qui nous rongait tous. Derrière une opaque toile de tente, les récits



ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ ᖃᖃᖃᖃᖃᖃ

et fables au coin du feu avaient remplacés les joyeux chants enivrés des premiers jours de navigations polaires.

Les gerbes ardentes des forges de glaces étaient devenues plus mordantes que jamais. Le ciel se déchirait en vagues tranchées. Les vents s'étaient levés en une oraison silencieuse, balayant nos sourires et battant l'oriflamme de nos âmes ternes.

